

SPARTE ET LA COLÈRE DES DIEUX

Pascale Perrier

Première partie : La cryptie

Chapitre 1

Adras s'accroupit et s'appliqua à masquer le bruit de son souffle. L'attente serait longue.

Mis à part ceux qui l'ont vécu, quelqu'un peut-il deviner la détresse de celui qui est seul, abandonné au milieu de la montagne ? Avant d'y être directement confronté, Adras n'en avait aucune idée. Seul le défi comptait. Aller au bout de sa cryptie, revenir auréolé de l'admiration de ses pairs, devenir un membre influent de la cité.

Pour l'heure, ses rêves de gloire étaient masqués par la nécessité de survivre. Tenir jusqu'au bout de la journée sans mourir de faim ou être embroché par un ennemi dont il aurait minimisé la puissance.

Un petit char l'avait déposé dans les alentours trois nuits plus tôt. Sans un mot d'encouragement, le chauffeur lui avait réclamé ses vêtements et ses sandales avant de repartir. Adras s'était retrouvé seul, en pleine montagne, avec l'ordre de ne pas revenir en ville avant un an. On lui avait seulement laissé son glaive, accroché à sa taille par une ceinture de cuir.

Par Zeus, son éducation ne l'y avait pas préparé ! Il y avait de quoi devenir fou.

Il avait d'abord bricolé une petite cabane, bien cachée au milieu d'un bosquet de pins, pas loin d'une source. Puis il avait tenté de bricoler un arc et des flèches, avec les moyens du bord. Le voilà maintenant qui s'était immobilisé derrière un rocher en vue de tirer sur ce petit lièvre qui gambadait, insouciant.

Là, justement, la bête s'était immobilisée et grappillait des feuilles sauvages. C'était le bon moment. Un, deux, trois. La flèche partit en trombe mais, moins bien calibrée que celles dont il disposait à Sparte, elle ralentit sa course trop tôt, s'essouffla et s'enficha dans un monticule d'herbe. Le lièvre, tout à fait vivant, releva la tête et repartit la queue en l'air.

C'était raté.

Adras reprit sa marche en secouant la tête, déçu et en colère contre lui-même. Il faudrait améliorer la qualité de ses chasses, sans quoi il serait rapidement à bout de forces.

Ce silence, ce silence... Pas de voix humaines, uniquement de multiples bruits naturels. Il n'était pas habitué au vide, au rien, au temps qui s'écoule sans mission à accomplir. À Sparte, on n'aimait pas l'isolement. Les pédagogues répétaient que la stimulation des uns par les autres était essentielle. On dormait en groupe, on courait en groupe, on étudiait en groupe.

Tout ça, c'était fini jusqu'au printemps suivant. Un an entier avant de revoir les autres.

« Je vous souhaite bonne chance pour votre cryptie » avait déclaré leur chef de section peu avant le départ. « Vous savez en quoi elle consiste : vous serez dispersés dans la montagne ; personne ne doit vous voir, sous peine de punition. Débrouillez-vous pour subvenir à vos besoins. Que les dieux vous accompagnent et vous protègent. Et revenez quand les arbres bourgeonneront à nouveau ! »

Le défi était d'une ampleur inégalée, mais il le relèverait.

Comme il avait surmonté chaque épreuve jusqu'à présent.



Deuxième journée de traque infructueuse.

Les forces commençaient à manquer, faute de proies capturées.

Adras se résigna à avaler des herbes, indigestes et amères, mais il n'avait pas le choix. Il terminait de mâchouiller quand un bruissement de voix, étouffé par le vent, parvint à ses oreilles. Les sens en alerte, il plongea aussitôt dans le buisson le plus proche, s'écorchant la peau au passage – trouver de quoi se couvrir serait à ajouter aux priorités. Il ne devait surtout pas être vu.

Oui, c'était bien des humains, qui prononçaient des mots indistincts. Ils grimpaient la côte et s'approchaient. Il distingua un timbre aigu et une voix d'homme, lasse et rauque, ponctuée de quintes de toux.

Il les aperçut enfin, les deux silhouettes passaient dans une clairière. Si ses yeux ne le trompaient pas, il s'agissait d'une femme qui soutenait un homme plus âgé se déplaçant avec une difficulté évidente. Des hilotes, à en croire leur tenue constituée d'une tunique en peau de chien. Ses lèvres esquissèrent un rictus de mépris. Ces êtres serviles n'étaient guère

plus que du bétail. Mais leur présence signifiait qu'il pourrait trouver de la nourriture, peut-être un abri.

À nouveau, une toux sèche et caverneuse secoua le vieux.
– Courage, dit la femme d'une voix douce, nous y sommes presque.

Elle avait l'accent des hilotes, avec une drôle de façon de rouler les r. Il répondit quelque chose d'inintelligible, avec un nouveau spasme.

Adras sortit discrètement de son buisson et les suivit à distance respectueuse. Elle portait un simple ballot sur l'épaule. L'homme, lui, semblait au bout de ses forces. Pathétique.

Cahin-caha, le duo marcha une petite heure environ, et s'arrêta devant une mesure délabrée, à peine en meilleur état que la cabane avec des branchages grossièrement assemblés qu'Adras s'était aménagée quelques jours plus tôt. Une lueur ocre filtrait par une ouverture minuscule. Adras ricana intérieurement. Quelle misère.

La femme aida le vieil homme à franchir le seuil puis disparut à l'intérieur. Un instant plus tard, elle ressortit, scruta les alentours avant de refermer maladroitement la porte constituée de peaux tendues. Et elle s'en alla.

Ainsi, elle n'habitait pas là. Elle avait juste reconduit le vieux avant de retourner chez elle. À moins qu'elle soit allée chercher quelque chose ?

Adras attendit, immobile. Il fallait que le vieux s'endorme, que sa vigilance s'émousse. Chaque minute qui passait aiguisait sa faim. Il repéra les points faibles de la cabane, une section du mur où les pierres semblaient moins bien joints, et la « porte » rudimentaire. Son cœur battait sourdement dans sa poitrine, non pas de peur, mais d'une excitation primitive. Cette misérable bauge était sa cible. Il allait prendre ce dont il avait besoin. La loi de Sparte, c'était la loi du plus fort.

Depuis qu'Adras était petit, il était le roi du pillage et du larcin. Il faut dire que ses maîtres sous-alimentaient volontairement les enfants, car ils considéraient que voler était un apprentissage nécessaire, indispensable à l'éducation de tout Spartiate. Mais il fallait veiller à ne pas se faire prendre, sinon c'était le déshonneur ! Il repensa à cette histoire, dont on ne savait pas vraiment si elle était vraie ou pas, d'un jeune qui avait dérobé un renardeau et le tenait caché sous son manteau. Pour qu'on ne le découvre pas, il avait laissé la bête lui déchirer l'estomac avec ses griffes et ses dents, et avait soutenu la douleur jusqu'à en mourir.

Ce dont il se souvenait, en revanche, c'était du jeu du « vainqueur de l'autel » auquel il aimait tant jouer chaque année au moment des fêtes en l'honneur d'Artémis : il s'agissait de voler le plus de fromages possibles sur l'autel de la déesse. Ni vu ni connu, il avait réussi à en attraper six. Prudent, il s'était arrêté là. Le gagnant en avait récupéré onze parmi les offrandes des Spartiates ! Mais l'un de ses amis était resté plusieurs jours dans le coma à la suite des coups de fouet qu'il avait reçus. Dommage pour lui, il n'aurait pas dû se laisser prendre sur le fait !

Adras poussa la porte et pénétra dans l'obscurité. Quelques braises rouges, qui dansaient au cœur du foyer, éclairaient faiblement les murs de pierre. Le vieil homme dormait paisiblement sur un lit de paille. Un soupir de soulagement échappa à Adras. Ce serait facile.

Il n'hésita pas une seconde. Les maîtres avaient été clairs : un hilote n'était rien d'autre qu'une bête de somme. Sa vie ne valait pas grand-chose.

Une aubaine, en substance.

Sans un bruit, il s'approcha de lui. Le geste sûr, il avança sa main et resserra son étreinte autour de sa gorge. Le vieux

ouvrit des yeux affolés et murmura quelque chose d'incompréhensible, puis tenta de se débattre, mais Adras était plus fort. Il pressa jusqu'à ce que tout mouvement cesse. Avant de mourir, l'homme poussa un misérable cri rauque, presque ridicule.

Voilà. La tête retomba sur la paille, en partance vers le domaine d'Hadès. Comme Adras ne s'était pas servi de son glaive, ceux qui le découvriraient penseraient sûrement qu'il s'était éteint de lui-même, en dormant.

Maintenant, il pouvait fouiller tranquillement la mesure. Dans un coffre, il trouva une amphore remplie de grains et une belle miche de pain. Sa faim était telle qu'il les dévora aussitôt à pleines mains.

Que pouvait-il voler d'autre ? Les vêtements étaient très élimés ; en plus, ils étaient en peau de chien. Il attrapa quand même une tunique, ainsi qu'une couverture pour lui tenir chaud pendant la nuit. Il ajouta un couteau et un baluchon dans lequel il glissa une jolie gourde en cuir.

Parfait.

Un instant, il hésita à profiter du lit pour dormir à son aise, au moins une nuit, mais il courait le risque d'être repéré. Les hilotes, cette sale race, avaient tendance à se tenir les coudes

et à vivre groupés : si ça se trouve, la femme allait revenir bientôt. Non, mieux valait s'en aller.

Rassasié et satisfait, Adras quitta la mesure. Il avait fait ce qu'il fallait pour survivre. Ses maîtres seraient fiers de lui.

Dehors, il ne ressentit aucune peur. Il allait venir à bout de cette cryptie. Par Zeus, comme la vie paraissait plus riante quand on avait le ventre plein !

Chapitre 2

Le vent du Taygète s'engouffrait dans la cabane qui lui servait d'abri. Adras frissonna, moins de froid que de solitude. La faim tordait à nouveau ses entrailles, douleur familière. Depuis combien de temps sa cryptie avait-elle commencé ? Il avait déjà du mal à tenir le compte des jours. Dix ou douze environ.

Il ferma les yeux. Pour une raison non définie, l'image de Philoctète¹ s'imposa. Parmi tous les héros mythologiques, celui-ci s'était retrouvé abandonné, seul sur l'île de Lemnos, avec sa jambe purulente qui l'isolait des siens. Rejeté comme un outil brisé. Adras se sentit une proximité fulgurante avec lui. Sparte aussi l'avait jeté dans cette nature hostile pour qu'il y meure ou qu'il en revienne endurci. À la réflexion, leurs destins étaient semblables – ou pourraient l'être.

Une pierre, délogée par le vent, roula sur le sol. Dans le silence qui suivit, une pensée claire, venue d'on ne sait où, se forma dans son esprit. « *La douleur est une enchume. Elle brise le faible et forge le fort.* »

¹ Personnage de la mythologie grecque. Sa vie est détaillée en fin d'ouvrage.

Adras se redressa d'un coup. Le souffle court, il scruta l'obscurité de sa cabane. La voix n'avait pas résonné à ses oreilles, mais au plus profond de son être. C'était une voix rêche, usée par la souffrance, une voix qu'il reconnut sans jamais l'avoir entendue. Celle de Philoctète.

Un courage nouveau, brûlant comme une braise ranimée, se propagea dans ses veines. Il n'était pas seul, ou du moins il ne l'était plus. Les dieux ne l'avaient pas oublié, ils lui envoyaient un guide spirituel, un frère d'infortune : Philoctète le paria, le héros maudit, celui dont la seule présence était une souillure, celui s'était rendu indispensable pour gagner la guerre. Il détenait l'héritage d'Héraclès puisqu'il possédait son arc et ses flèches ; c'est pourquoi on était revenu le chercher, pour pouvoir enfin faire tomber Troie.

En se concentrant, Adras entendit presque la voix de son nouveau compagnon, « *Ton arc... Où est ton arc, Adras ?* »

Il regarda ses mains vides. Il n'avait qu'un glaive, avec lequel il était parti, et un couteau, qu'il avait volé à l'hilote au tout début de sa cryptie. L'arc qu'il avait bricolé s'était rapidement cassé, et il avait jeté les flèches, qui manquaient de solidité.

Il lui en fallait un nouveau.

Poussé par cette injonction intérieure, il se leva. L'aube déversait une lumière grise sur les cimes. Il s'aventura dans le maquis. Le printemps s'affirmait timidement cette année, et le froid mordait encore sa peau.

Pendant des heures, il marcha, les yeux fixés au sol, puis sur les arbres. Il cherchait un if, réputé pour être un bois flexible et solide. Il ignora les traces de sanglier ou les vols de perdrix qui, la veille encore, auraient fait gargouiller son estomac vide. Il cherchait autre chose. Quelque chose comme l'instrument de sa renaissance.

Enfin, il vit une branche d'if, presque droite, solide, qui s'élançait vers les ciel depuis le tronc d'un vieil arbre. Elle convenait à merveille. Avec son glaive, il l'attaqua d'un geste précis et répété. Le bois résista, puis céda dans un craquement sec. Adras la tint dans ses mains. Elle était lourde, pleine de promesses. « *Bien. Maintenant, à toi de jouer.* »

Le retour à la cabane fut triomphal. Il ne se sentait plus comme une proie qui fuyait les ombres et devait échapper à de multiples dangers, il était un artisan, un créateur. Il s'assit près des cendres de son dernier feu et commença le façonnage. Il pela l'écorce avec le couteau qu'il avait volé à l'hilote, tailla le bois, le racla, le polit à l'aide d'une pierre

plate. De temps à autre, il mâchait une racine qu'il avait ramassée la veille. C'était mauvais et indigeste, mais au moins ses douleurs à l'estomac se calmaient.

La nuit tomba de nouveau. Adras alluma un petit feu. La lueur dansante jetait des ombres mouvantes autour de lui. Il tenait l'arc presque fini dans une main, son glaive dans l'autre. Le doute, comme une bête sournoise, tenta de s'insinuer en lui. Et si la voix qu'il avait entendue n'était que le fruit de la faim et de la solitude ?

– Montre-toi, Philoctète, murmura-t-il à la flamme. Comment as-tu survécu ? Comment as-tu transformé ta faiblesse en une arme ?

Sa propre voix, rauque, le surprit. Il n'avait parlé à personne depuis si longtemps !

C'est alors que le vent se leva de nouveau, portant avec lui le cri lointain d'un loup. Mais cette fois, Adras n'y entendit pas une menace. Il y perçut une réponse. Une affirmation sauvage. *« Tu n'as pas besoin de la force de Sparte. Tu as la tienne. Ta solitude est ton île. Ton arc sera ta vengeance et ta gloire. Fais de cet exil ton royaume. »*

Adras serra le manche de son couteau. Un sourire presque féroce étira ses lèvres gercées. Il se remit au travail, le cœur

battant au rythme régulier de la lame sur le bois. Si Philoctète était avec lui, si son héros veillait sur lui, alors le monde apprendrait à le craindre et à l'écouter.



Chaque jour qui passait était une petite éternité. Dépourvu de ce qui donnait un sens à sa vie, l'ordre militaire et la compagnie de ses pairs, perdu au milieu d'une nature qu'il maîtrisait mal, Adras ne savait plus à quoi se raccrocher.

À rien, en réalité. Il fallait tout réinventer. Était-il même encore un être humain ? Qu'est-ce qui le différenciait d'un animal ? L'instinct de survie était similaire, les besoins aussi.

On est peu de chose quand les lois et les règles s'envolent.

Pour se donner du courage et éviter de penser à sa solitude, Adras ressassait les chants de guerre qu'il avait toujours fredonnés.

Non, peuple de guerriers, race du grand Alcide

Les dieux n'ont point de nous détourné le regard

Quels que soient les ennemis, leur nombre, les hasards,

*De ton sort aujourd'hui c'est le glaive qui décide*²...

Ses maîtres avaient raison : on allait au bout de soi-même quand on était seul. Le silence et le temps mettaient en évidence ce qui comptait vraiment.

Les chants, par exemple. Voilà un des éléments essentiels. Tous les hoplites les connaissaient par cœur, ces refrains. Et sans qu'on s'en rende compte, ils donnaient de la force et de l'énergie. On leur avait appris à manier le glaive, à montrer leur supériorité face à l'ennemi. À s'imposer, à dominer. Prenant conscience de cela, Adras chantait sans relâche pour signifier à la solitude qu'elle ne gagnerait pas.

Marcher au pas, mimer la puissance de l'armée, comme s'il était encore entouré d'une section entière de fantassins. Toutes ces valeurs restaient présentes en lui. Rester fort grâce aux bases de l'éducation qu'il avait suivie. Endurance. Discipline. Force. Endurance. Discipline. Force. Endurance. Disciplina...

Il s'interrompit subitement. Là-bas, alerte danger.

Cette fois, il était précieux d'être seul. Plus on était nombreux, plus il était compliqué d'immobiliser la troupe.

Alerte danger, mouvement à ta droite. Adras, sois vigilant.

² Inspiré des chants de Tyrtée

Les yeux plissés, la main sur son glaive pour parer à toute éventualité, il examina les alentours. Un petit couinement, puis un autre, plus fort cette fois. Les battements de son cœur s'accéléraient. Il suivit la direction du bruit en prenant son temps. Et là, au creux d'un petit trou de verdure, il vit une renarde rousse ; elle surveillait ses quatre petits qui couraient autour d'elle.

Oh !

Ils ne savaient pas encore que leur existence allait basculer très vite. Car ils seraient son dîner. Et son repas du lendemain.

Parfait, le vent était contre lui, ils ne sentiraient pas son odeur. Adras allait s'approcher lentement, très lentement. Suffisamment près pour être sûr de ne pas les rater.

Les renardeaux gambadaient dans tous les sens, inconscients du danger qui s'approchait. Ils se taquinaient et jouaient à cache-cache. Ah, ah. La mère avait oublié de leur apprendre les rudiments de la vie, on dirait. Ignoraient-ils qu'on n'était tranquille nulle part ?

Adras se déplaça avec agilité. Chaque craquement de branche semblait résonner dans toute la montagne. Il devait se dépêcher.

Voilà, il se trouvait à quelques mètres d'eux. Il pouvait sentir leur odeur d'animal sauvage. La renarde releva subitement la tête, ses yeux jaunes le fixèrent avec une méfiance instinctive. Mais elle ne bougea pas, parce que sa progéniture était là, elle devait la défendre. Le cœur d'Adras battait à tout rompre. C'était le moment. Il arma son arc, il visa...

Schlak !

Un seul coup, bref, suffit. Sa nouvelle arme était efficace.

Il venait d'avoir la mère, la plus grosse. Elle s'écroula sans pouvoir réagir.

Immobiles et interloqués, les petits la dévisagèrent. Puis l'un d'eux poussa un cri strident, aussitôt accompagné des trois autres. Concert de couinements. Adras s'approcha pour récupérer sa proie, ce qui les fit fuir. Ils slalomèrent dans l'herbe, affolés, bruyants, vulnérables. Il n'essaya même pas de les attraper. Qu'ils se cachent où ils veulent, les malheureux ! Il les attraperait le lendemain ou un autre jour. Maintenant qu'ils étaient seuls, ils seraient encore plus facilement à sa portée.

Chapitre 3

La nuit était tombée depuis un petit moment déjà. La viande rôtissait en dégageant un parfum puissant qui le faisait saliver. Les yeux fixés sur un feu qu'il protégeait sous une pierre pour éviter d'être repéré, Adras attendait qu'elle soit cuite à point. Il ne se débrouillait pas si mal, en fait, maintenant qu'il avait son nouvel arc. Encore quelques semaines, et il n'aurait plus d'inquiétudes sur la manière dont l'année pourrait se passer. Quant à la nuit, il se débrouillait bien. À l'agogé³, il avait l'habitude de construire son propre lit le soir, à l'aide de roseaux grossiers qui poussaient près de la rivière, et qu'il devait briser à la main sans utiliser le couteau. Ici, il utilisait la même technique.

Cependant, l'exemple de Cynés et Zôos s'incrustait dans sa mémoire. Avant de partir, eux aussi étaient de vaillants et conquérants éphèbes. Eux aussi étaient promis à un brillant avenir. Adras se souvenait de leur regard lorsqu'ils avaient grimpé dans un char en direction de la montagne, pour leur

³ Voir dossier documentaire pour la définition et des informations supplémentaires.

cryptie, l'année précédente. C'était un regard de vainqueur, confiant et plein d'assurance.

Ils n'étaient jamais revenus. Une fois l'année terminée, la plupart des camarades avait réapparu. Mais ni Cynés, ni Zôos. Personne n'avait jamais su ce qu'ils étaient devenus. Ils gisaient sûrement quelque part dans la montagne, et personne ne le saurait jamais.

Avaient-ils attrapé du gibier et l'avaient-ils fait cuire, eux aussi ? Étaient-ils morts dès les premiers jours, ou avaient-ils tenu plusieurs saisons avant de succomber à un dernier danger ?

Et pourtant. Après deux mois, à présent, sa cabane était plus résistante, ses outils aiguisés et efficaces, une tunique lui recouvrait le corps. Il se sentait prêt à affronter les semaines à venir.

Tellement prêt qu'il ne prêta pas attention au bruissement derrière lui.

Enfin si, mais un peu tard.

Lorsqu'il se retourna, ce fut pour constater que le bruit n'était pas celui d'un animal. C'était le froissement d'une sandale sur le sol, le genre de son qu'un humain produit quand il ne cherche pas à être silencieux. Une provocation.

L'instinct, forgé par des années d'entraînement à l'agogé, prit le dessus. En une fraction de seconde, Adras pivota sur ses talons et abandonna sa broche qui faillit basculer dans le feu. Sa main droite se referma sur le manche de son couteau, aussi utile pour dépecer un lièvre que pour trancher une gorge.

Une masse sombre se détacha de l'ombre du châtaignier. La lune, presque pleine, dessina la silhouette d'un jeune homme, à peine plus grand que lui, les épaules larges et une posture qui transpirait l'arrogance.

Robur.

Il tenait un long bâton de marche dans sa main, non pas comme un appui, mais comme on tient une lance. Un sourire en coin flottait sur ses lèvres.

– Ta jolie cabane t'a rendu négligent. J'aurais pu t'égorger avant même que ta viande soit cuite. Je t'ai repéré depuis au moins deux jours. Tu as la discrétion d'une garnison d'Athéniens, ah ah !

Ce n'était pas un compliment ! Adras ne put retenir un mouvement de colère. Il détestait pourtant ces élans d'humeur qu'il avait du mal à contrôler. La colère était un

aveu d'impuissance. Et Robur excellait dans l'art de la susciter.

– Et toi, tu t'ennuyais tellement dans ta forêt que tu as dû venir jouer dans la mienne ? répliqua Adras, la voix plus basse qu'à l'accoutumée.

Il ne l'aurait pas avoué, mais c'était la première fois qu'il parlait à quelqu'un depuis le début de sa cryptie... et c'était plutôt agréable.

Robur fit un pas en avant et traça avec le bout de son bâton un cercle dans la terre meuble.

– Je ne joue pas. Je m'assure que mes futurs compagnons d'armes sont dignes de ce nom. Et pour l'instant, je vois un garçon qui se préoccupe surtout de son dîner.

C'en était trop. Sans réfléchir, Adras bondit. Le couteau décrivit un arc rapide visant le flanc de l'importun. Robur, cependant, s'y attendait. D'un coup sec, son bâton frappa le poignet d'Adras. La douleur, fulgurante, lui arracha un grognement et le couteau tomba au sol avec un bruit mat.

Profitant de cette ouverture, Robur se jeta sur lui. Le choc fut brutal. Ils roulèrent à terre, dans un mélange de grognements, de crissements de feuilles et du bruit sourd de leurs poings. On aurait dit des loups qui se disputaient un territoire.

Adras, plus agile, réussit à se glisser sur le dos de son ennemi et chercha à l'étrangler avec son avant-bras. Mais Robur, d'une puissance bestiale, se cambra violemment et les projeta tous les deux contre un tronc d'arbre. Le souffle coupé, Adras relâcha sa prise.

Ils restèrent là, haletants, à quelques centimètres l'un de l'autre. La lueur du feu dansait sur leur visage en sueur, maculé de terre. Dans les yeux de Robur, Adras ne vit plus seulement de la moquerie, mais une étincelle de respect.

– Tu es rapide, admit-il en se relevant et en tendant une main à son camarade.

Celui-ci hésita avant de la saisir. La poigne de son rival était ferme, sans malice.

– Et toi, tu frappes comme un hilote en colère, répliqua-t-il en massant son poignet endolori.

Un silence s'installa. Robur s'approcha du feu et retourna la broche d'un geste expert, ce qui empêcha la viande de brûler.

– Un renard ? demanda-t-il.

– Oui, une femelle. Les quatre petits rodent encore par ici. Je compte bien les manger prochainement.

– Chasser et construire des cabanes, c’est bien, dit Robur sans un regard pour Adras. C’est ce qu’on attend de nous. Survivre. Mais ce n’est pas comme ça qu’on gravera notre nom dans la mémoire de Sparte.

Adras ramassa son couteau et le remit à sa ceinture. Il se méfiait de changement de ton. Robur n’agissait jamais sans raison.

– Et quelle est ta grande idée ? Attaquer une garnison athénienne à toi tout seul ?

Le nouveau venu se tourna vers lui et, cette fois, son visage était d’un sérieux absolu. Le masque de l’arrogance était tombé.

– Mieux. Je sais où se cache un groupe d’hilotes. Des fugitifs qui viennent des mines du Laurion. Ils ont traversé la frontière et sèment le trouble dans les fermes du sud. Ils sont dirigés par un Thrace, un ancien gladiateur, si j’ai bien entendu.

Adras sentit un frisson parcourir son échine, sans rapport avec le froid de la nuit. La cryptie n’était pas seulement une épreuve de survie. C’était aussi une mission de contrôle et de terreur envers la population d’hilotes, pour étouffer dans l’œuf toute velléité de révolte. Attaquer des fugitifs armés,

menés par un guerrier... c'était un autre niveau de risque. Et de gloire.

– Les éphores⁴ seraient satisfaits, murmura Adras, l'esprit tournant à plein régime.

– Satisfaits ? rectifia Robur avec un éclat dans le regard. Ils n'oublieraient jamais les deux jeunes gens qui, pendant leur cryptie, ont réussi là où des soldats expérimentés ont échoué. Pense à notre réputation à notre retour. Nous ne serions plus de simples Spartiates. Nous serions des héros.

Il laissa ses mots en suspens dans l'air froid de la nuit. Il proposait une alliance. Une alliance dangereuse, où la confiance serait aussi vitale que la lame d'une épée. Le succès leur apporterait une gloire immense. L'échec, une mort anonyme et honteuse dans les montagnes.

Adras regarda son campement, et sa petite victoire sur la nature sauvage lui parut soudain dérisoire. Il regarda Robur, son rival, son ennemi, peut-être son seul véritable égal.

La viande était enfin cuite. Il la retira du feu et, avec son couteau, en coupa un morceau qu'il tendit à Robur.

– Mange, dit-il. Nous aurons besoin de forces. Dis-moi tout ce que tu sais sur ce Thrace.

⁴ Voir la définition en fin d'ouvrage.



Trois nuits plus tard, accroupis dans un fourré d'épineux qui leur lacérait la peau, Adras et Robur observaient le campement des hilotes, niché au fond d'un petit cirque rocheux, entouré de châtaigniers. Il dessinait comme une cicatrice dans le flanc du Taygète, presque invisible depuis le bas de la vallée. La fumée d'un feu de cuisson s'élevait paresseusement. C'était le seul élément qui trahissait leur position. Une dizaine d'hommes, peut-être plus, s'y trouvaient. Des visages durs, des corps secs et noueux, forgés par le labeur et la fuite.

– Ils sont plus nombreux que tu ne le pensais, murmura Adras, dont le cœur battait contre ses côtes.

– Ce ne sont que des hilotes. Des esclaves, souffla Robur avec mépris. Le Thrace, regarde, c'est celui-là.

Il désigna du menton un colosse à la barbe noire et drue qui aiguisait une sorte de longue serpe sur une pierre plate. L'homme ne ressemblait pas aux hilotes qu'ils connaissaient. Il se tenait droit, ses muscles roulaient sous sa peau tannée, et ses yeux balayaient sans cesse les environs avec une vigilance de prédateur.

Durant deux jours et deux nuits, ils avaient débattu du plan. Adras, prudent, voulait attendre. Observer leurs habitudes, créer une diversion pour isoler le chef. Robur, bouillonnant d'impatience, avait balayé ses objections d'un revers de la main.

– La gloire n'est pas pour les lâches, Adras. Une attaque rapide, frontale. On frappe la tête, et le corps s'effondrera. Souviens-toi de ce qu'on nous a appris.

Leur compromis fut boiteux, un mélange instable de deux volontés contradictoires. Ils attaqueraient ensemble, à la faveur de la nuit la plus sombre, en essayant d'approcher sans bruit avant de déclencher leur fureur.

C'était la première erreur.

Quand la lune fut masquée par les nuages, ils commencèrent leur descente. Leurs pieds, endurcis par des semaines de vie sauvage, ne faisaient presque aucun bruit sur la roche. Le vent dans les branches couvrait leurs rares bruits de pas. Ils sentaient le métal froid de leurs lames contre leur peau, le goût de la peur et de l'excitation dans leur bouche. Deux louveteaux qui s'appêtaient à défier le maître de la meute.

Ils étaient à moins de trente pas du camp quand le pied de Robur accrocha quelque chose. Ce fut juste un cliquetis sec et sinistre. Mais une série de petits ossements d'animaux, enfilés sur une corde tendue à ras du sol, s'entrechoquèrent aussitôt dans le silence.

Un piège. Ils venaient de déclencher un piège.

Un aboiement rauque déchira la nuit. Un chien efflanqué, tout en nerfs et en crocs, jaillit de l'ombre.

Le camp s'éveilla en un instant.

– Maintenant ! hurla Robur, puisque toute idée de discrétion était anéantie.

Ils se jetèrent en avant...

Comment se déroule la bataille ? Écrivez votre version, si vous le voulez bien. Et envoyez-la moi (une par classe, s'il vous plaît). Mais pas de pression ni d'obligation !

Vos productions seront partagées sur la page Internet du projet.

Lors de la prochaine étape, vous aurez accès à ce que j'ai imaginé de mon côté... qui sera peut-être moins bien que votre proposition !

Dossier documentaire

Ce roman est librement inspiré de faits historiques réels, mais reste cependant une œuvre de fiction.

La cryptie :

Épreuve d'initiation des jeunes Spartiates, qui doivent survivre par leurs propres moyens dans la nature pendant une année entière.

Il n'existe pas d'écrits décrivant précisément le rôle de la cryptie. Il est possible qu'un des objectifs, en particulier après la révolte de -464, soit de massacrer des hilotes., mais l'idée principale est de laisser le jeune Spartiate pleinement libre et indépendant. Il doit donc aiguïser son sens de la débrouillardise.

L'agogé :

Programme d'éducation à Sparte, qui formait les jeunes garçons citoyens à l'art de la guerre.

Les hilotes :

Contrairement aux esclaves athéniens, les hilotes n'appartiennent pas à tel ou tel citoyen. Ils sont propriété de la cité. Ils ne sont pas libres.

En cas de faute ils sont soumis à des peines corporelles.

Le plus souvent, les hilotes sont des cultivateurs, qui prennent en charge une superficie variant de 7 à 36 hectares. Ils sont dans l'obligation de donner une partie de leur production.

Les hilotes n'ont pas de droits politiques et ne participent donc pas à l'administration de la cité.

Les hilotes ne sont pas des soldats car les Spartiates ont trop peur qu'ils puissent utiliser leur entraînement et leurs armes contre leurs maîtres. Cependant ils sont utilisés dans l'armée pour faire certaines corvées délaissées par les citoyens.

Les périèques :

Ce sont des étrangers, installés autour de la cité de Sparte. Ils sont marchands, artisans ou cultivateurs. Ils sont libres mais paient un impôt.

Philoctète :

C'est un personnage de la mythologie grecque. Fils de Péas, il hérite des redoutables flèches d'Héraclès, son meilleur ami, qui sont empoisonnées par le venin de l'hydre de Lerne. Il promet de ne jamais révéler où sont cachées les cendres du héros.

Avant le siège de Troie, les Grecs, informés par un oracle qu'ils ont besoin de ces flèches pour gagner, envoient des émissaires vers lui. Bien qu'il soit réticent à l'idée de briser son serment, il finit par indiquer le lieu de la sépulture d'Héraclès et avoue posséder les flèches – sans les donner.

Cette indiscretion lui coûte cher : il est blessé au pied, ce qui provoque une infection et répand une telle puanteur qu'il est abandonné par ses camarades sur l'île de Lemnos, où il souffre pendant dix ans. Après la mort d'Achille, les Grecs comprennent qu'ils ne peuvent pas gagner la guerre sans les fameuses flèches. Ulysse, malgré son hostilité envers Philoctète, part le chercher.

Une fois à Troie, Philoctète tue Pâris en utilisant une de ses flèches. Cependant, comme sa plaie est encore très malodorante, il ne rentre pas chez lui, mais fonde la ville de Pétilie en Calabre, où il est finalement guéri par Machaon.